

NOËL

Du haut de sa tourelle grise
La vieille cloche de l'Église
Annonce par son joyeux bruit
Que bientôt va sonner minuit !
Elle nous dit : " Chrétiens, mes frères,
" Accourez offrir vos prières
" Au Fils du Seigneur Éternel,
" Avec moi répétez : Noël ! "

Noël, Noël, chant d'allégresse,
Que doit redire avec ivresse
Tout cœur qui croit en la bonté
Du Sauveur de l'humanité :
Celui qui, de l'obscur crèche,
Au genre humain répète et prêche,
Dans sa profonde humilité :
" Sauve-toi par la Charité ! "

En ce moment, où la misère
Nous étreint de sa dure serre,
Où tant de malheurs sont sans pain,
Où tant d'enfants disent : " J'ai faim,
Méditons la leçon du Maître ;
Aux indigents faisons connaître
Par le bien que nous leur ferons,
Que du Christ nous nous souvenons ! "

Donnons, sans même qu'on demande
Donnons, ainsi que le commande
Celui par qui fut apporté
Le doux nom de Fraternité !
Qu'en ce siècle, où l'horrible doute
Partout s'offre sur notre route,
Ce qu'en nous Dieu fit d'immortel
A pleine voix chante Noël !

L. D'EPINY.

NOËL !

SOUVENIR D'ENFANCE



NOËL ! Noël ? voici le saint
temps de Noël !

Qui donc peut prononcer
ou entendre ce mot sublime
de Noël sans voir, chez lui,
surgir comme par enchan-
tement, tout un monde d'i-
déel ?

Nos cœurs, en ce jour
solennel, sont remplis de
douces impressions et dé-
bordent de tendres sen-
timents.

Nous voyons avec une bien grande joie
s'éloigner l'Avent, temps de tristesse sainte et de
pénitence salutaire pour nous, pécheurs, et figure
sacrée des anxiétés et des impatiences religieuses
du genre humain attendant le Divin Réparateur.

Lorsque, chaque année, les mélodieux carillons
de nos temples se mettent en branle pour annoncer
la naissance du Sauveur aux fidèles fervents, leur
voix évoque en mon âme de bien doux souvenirs.

Il me semble entendre l'humble cloche de mon
village natal jetant aux alentours ses joyeuses notes.
Alors je me reporte, par la pensée, à ces jours heu-
reux de mon enfance, hélas ! rapidement écoulés
sous le toit paternel.

Oh ! quel bonheur je goûtais à pareille date !

Nous avions hâte, mon frère et moi, à cette nuit
solennelle, et souvent nous comptions les quelques
jours qui nous en séparaient. Quels n'étaient pas
nos efforts, t'en souvient-il, Hector, pour demeurer
bien sages afin d'obtenir de notre bonne mère la
faveur, pour nous à nulle autre pareille, de l'accom-
pagner à la messe de minuit ?

Je me vois de nouveau à la veille de ce Noël si
loin déjà. Le souper terminé, assis auprès de cette
chère maîtresse d'école, nous écoutions, attentifs,
ses explications sur le grand mystère qui allait
s'accomplir durant cette admirable nuit. La lec-
ture de la fable accoutumée faisait place ce soir là
à de plus longues leçons de catéchisme. Ce petit
sacrifice, nous le faisons volontiers et nous savions
conserver nos esprits dociles. Notre maman, tout
absorbée qu'elle était dans sa lecture, ne pouvait
s'empêcher de sourire à nos réparties quelquefois
naïves. Alors elle déposait sur nos fronts can-
dides un tendre baiser, preuve manifeste de son
amour extrême pour la sainte vertu d'innocence :
ainsi faisait autrefois saint Léonide lorsqu'il ap-

prochait avec respect ses lèvres de la poitrine de
son fils sommeillant paisiblement, car le cœur pur
d'Origène était pour lui comme le tabernacle du
Saint-Esprit.

Le timbre du vieux cadran avait à peine sonné
sept heures que nous montions, soumis, nous mettre
au lit, une demi-heure plus tôt que de coutume,
afin de nous mieux reposer. " Papa, n'oublie pas
de nous éveiller pour la messe de minuit ! " telle
était notre dernière parole après avoir souhaité le
bonsoir à nos bien-aimés parents.

Mais, nous ne pouvions nous jeter de suite dans
les bras du bienveillant Morphée. Nous allions
encore, à plusieurs reprises et tour à tour, inter-
rompre notre papa occupé dans son cabinet de tra-
vail, lui recommandant chaque fois de ne pas nous
oublier. Grande était notre inquiétude, nous
craignions tant, malgré ses promesses réitérées,
qu'il nous laissât dormir, comme les années précé-
dentes alors qu'il valait mieux pour nous de ne
pas aller à cette solennité nocturne. Ce jeu ne
cessait que lorsque, fatigué, notre père nous disait
de sa grosse voix : " Si vous descendez encore une
seule fois, je vous oublierai ! " Il n'en fallait pas
moins pour mettre un terme à nos instances.

Comment ne pas nous amener, nous avions été
si raisonnables. Aussi dès qu'on nous avait éveil-
lés, nous mettions la meilleure volonté du monde,
avec l'aide de notre bonne, toute surprise, pour
faire notre toilette, opération en d'autres temps
très orageuse. Un instant, et nous étions prêts.

Que nos parents nous paraissaient lents à se
préparer ! Notre impatience ne pouvait se conte-
nir, tant il nous tardait d'aller à l'église. Souvent
nous entr'ouvrons la porte et nos oreilles étaient
frappées par le bruit que faisaient les chevaux en
piétinant et hennissant. Dans leur ardeur, n'é-
taient-ils pas aussi impatients que nous de partir ?

Enfin, les premiers nous sautions dans la grande
carriole rouge. " Voyons, petits, s'écriait notre
papa, il fait froid, mettez-vous sous les fourrures ! "
Nous obéissions sans dire mot, quoique ce fût à
notre déplaisir. Les chevaux partaient au grand
trot et sans rien voir nous entendions les siffle-
ments du fouet, le bruit des patins du sleigh sur
la neige durcie. La position était-elle tenable
pour des bambins tapageurs qui aimaient à tout
voir ? Je m'écriais à pleins poumons :

— J'étouffe, papa, j'étouffe !

— Moi aussi ! répétait mon frère cadet.

— Oh ! les enfants ! disait-on, et on nous plaçait
sur le devant du traîneau avec Joseph, le bon do-
mestique.

C'était le comble de la joie. J'aimais à voir
jaillir la vapeur des naseaux des rapides coursiers.
Je regardais avec étonnement le beau ciel étoilé
faisant cortège à la reine des nuits. Et le petit
frère, avec la curiosité naïve de l'enfance, mon-
trant de sa petite main la lune échancrée, deman-
dait à notre mère :

— Pourquoi, maman, le bon Dieu a-t-il placé si
haut cette moitié de biscuit ?

— Tu le sauras quand tu iras à l'école, répondait
notre mère, toute souriante.

N'était-ce pas là un moyen comme un autre de
lui inspirer le désir d'y aller bientôt ?

Les longues files de piétons se dirigeant vers le
temple sacré attiraient aussi notre attention. Les
capuchons des fermiers, surtout, nous égayaient
beaucoup. C'étaient pour nous autant de petits
clochers ambulants qui allaient s'abaisser humble-
ment devant le grand clocher doré de l'église et
celui-ci, en signe de satisfaction de leur hommage,
faisait entendre les tintements lents et réguliers
de son unique cloche.

Quel magnifique spectacle nous offrait, en en-
trant, la petite nef étincelante. Nous ouvrons
tout grands les yeux pour contempler ces milliers
de bougies qui ornaient les saints autels, les lustres
brillants dans les cristaux desquels se jouaient des
reflets lumineux.

Nous ne pouvions rassasier nos oreilles des
douces mélodies de Noël !

Dans ma joie, je me permettais de dire à l'o-
reille de ma mère :

— J'ai bien hâte de me mettre au chœur avec
les autres petits garçons que je vois là-bas."

— Quand tu seras grand, mon enfant, tu t'y
mettras.

— Ah ! je vais m'empresser de grandir . . .

La célébration de la sainte messe terminée, te-
nant notre pieuse mère par la main, nous allions
voir le petit Jésus. Près de sa jolie crèche de
paille, nous balbutions cette courte prière que
notre bonne mère nous avait apprise sur ses ge-
noux : " Petit Jésus, faites-moi la grâce d'être
bien sage et d'aimer toujours mes tendres parents." Puis, nous mettions soigneusement dans le tronc
la monnaie que notre papa nous avait donnée.
Nous en étions récompensés au centuple lorsque ce
bon petit Jésus venait, au premier de l'an, nous
apporter pour étrennes des jouets superbes et d'im-
menses pyramides de dragées.

Nous attendions durant une longue semaine, il
est vrai, mais en retour nous trouvions que ce
généreux Jésus, pour une seule monnaie, en don-
nait beaucoup plus que le marchand voisin.

Le premier de l'an une fois passé, nous sou-
haitions de grand cœur voir arriver le jour de
Noël suivant.

En est-il encore de même aujourd'hui ? Non,
oh ! non. Les années nous ont faits plus sé-
rieux ; nous avons conscience, maintenant, que le
temps s'enfuit avec une assez vertigineuse rapidité
sans que nous désirions sa course plus rapide. Mais
il n'en demeure pas moins vrai de dire que le temps
de Noël est un des plus joyeux de l'année.

JACQUES BEAUMONT.

UN VŒU



Je me souviendrai toujours de
l'excessif sentiment d'ad-
miration que faisait naître
en moi la présence de M.
Louis. Je n'ai jamais ren-
contré de ma vie un jeune
homme aussi parfaitement
beau, et pour vous donner
une idée de cette beauté il
me faudrait être plus ha-
bile photographe.

Il était grand, robuste...

Je dirai encore cependant que sa figure était
ovale, son teint rose ; ses yeux étaient bleus et
doux comme des yeux d'enfant ; ses longs cheveux
aux reflets d'or pâle en roulant inondaient ses
épaules et sa poitrine. Le sourire venait souvent
sur ses lèvres, et ses traits exprimaient les heu-
reuses dispositions de son âme. . . . Car l'âme de
M. Louis était belle comme l'âme de l'enfant.
Sensible à l'excès, porté à la compassion et au
bien, il suivait les saintes inspirations d'en haut.
Jamais je n'avais vu cet ami d'élite refuser au
pauvre qui lui tendait la main ; jamais je ne l'a-
vais entendu prononcer une parole amère, une pa-
role qui eût pu faire de la peine au prochain.

C'était quelques mois après sa sortie d'une haute
maison d'éducation, où il avait puisé toutes ses
vertus. Que n'eût-il conservé pour refuge les murs
de son *Alma Mater* ! Que n'eût-il toujours eu pour
compagnons ses pieux confrères d'étude ! Mais le
monde est rempli de miasmes qui déposent les
germes des vices dans les âmes les plus pures.
Lié à des amis corrompus et plus âgés que lui,
fasciné par les flatteries mondaines qu'il enten-
dait répéter chaque jour, il devint orgueilleux de
lui-même, de sa beauté au point que cet orgueil
lui inspira du dégoût pour ses devoirs, et amoind-
rit une à une les vertus que l'on admirait en lui.

Ah ! s'il avait entendu ces sublimes et convain-
cantes paroles que le Père Lacordaire adressait à
un de ses chers élèves dont la vanité le faisait
trembler : " Vous êtes vain, mon cher ami, vous
vous plaisez dans les choses qui paraissent ; vous
aimez votre groom ; vous souhaitez d'être beau
garçon et remarqué ; vous êtes fier de votre
belle ; vous êtes enfin un petit animal pétri d'une
foule de genres d'orgueil qui vous sont tellement
naturels que peut-être vous ne les remarquez même
pas. Personne donc plus que nous n'a besoin de
s'humilier et d'être humilié. Vous voyez comme
je vous parle. Hélas ! c'est que je vous aime et
que je voudrais souffrir beaucoup pour vous donner
l'amour de Dieu."